

33

LE MARIAGE PAR ORDRE,

ÉPISE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE,

Drame-Vaudeville en deux Actes;

PAR MM.

CHARLES DESNOYER ET ALBOIZE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,
LE 2 JUILLET 1833.

✻
PRIX : 2 FRANCS.



Paris.

BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL,
GALERIE DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

1833

Personnages du 1^{er} Acte.

Acteurs.

LE CZAR, PAUL I^{er}.

M. CAZOT.

LE GRAND-DUC, ALEXANDRE.

M. HYPOLITE.

LE COMTE OZEROFF, grand-maitre des cérémonies.

M. PROSPER.

IVAN, conducteur de traîneaux.

M. VERNET.

ALEXY, piqueur attaché à la maison du grand-duc.

M. DUBOURJAL.

UN CHANCELIER.

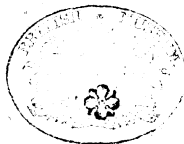
M. EMMANUEL.

FEDORA, fille du comte Ozeroff.

M^{lle} JENNY-COLON.

MARIE, suivante.

M^{lle} ÉLISA-JACOBS.



La scène se passe à Saint-Petersbourg, en 1799.



S'adresser pour la musique, à **M. CHARLES TOLBECQUE,**
chef d'orchestre du théâtre des Variétés.

NOTE ESSENTIELLE pour MM. les Directeurs de province,
relativement au rôle d'Ivan, créé par M. VERNET.

Ce rôle a été joué admirablement à Paris. **M. VERNET** a établi avec un égal bonheur les deux caractères bien distincts de son personnage : comique par excellence dans le premier acte, il s'est élevé dans le second à la hauteur d'un premier rôle de drame. Mais, comme il est impossible de trouver souvent réuni ce double talent chez un seul comédien, et qu'après tout, la seconde partie du rôle est la plus difficile et la plus importante, nous recommandons à MM. les Directeurs, dans leur intérêt et dans le nôtre, de distribuer ce rôle à ceux de leurs acteurs qui jouent habituellement l'emploi de **M. GONTIER**, au Gymnase, ou celui de **MM. LAFON** et **VOLNYS**, au Vaudeville. Une distribution contraire pourrait nuire au succès de l'ouvrage.

IMPRIMERIE DE DAVID, FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

LE MARIAGE PAR ORDRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon chez le comte Ozeroff : de chaque côté un guéridon, avec tout ce qu'il faut pour écrire ; à la gauche des acteurs, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, ALEXY.

MARIE.

C'est vous, M. Alexy ?

ALEXY.

C'est moi, de la part du grand-duc.

MARIE.

Son altesse vous a choisi pour ambassadeur ?

ALEXY.

Pourquoi pas ?

MARIE.

Voilà un prince impérial singulièrement représenté.

ALEXY.

Vous avez toujours l'air de vous moquer de moi, mademoiselle Marie... ça m'a fait beaucoup de mal.

MARIE.

Vraiment ?

ALEXY.

Vous savez pourtant combien je vous aime...

MARIE.

Laissez-moi donc tranquille.

ALEXY.

J'ose me flatter que je serais pour vous un bon parti.

MARIE.

Vous croyez !

ALEXY.

J'ai l'honneur d'être piqueur de son altesse impériale le grand-duc Alexandre, héritier présomptif de la couronne de toutes les Russies.

MARIE.

Je sais tout cela... après ?

ALEXY.

Laissez-moi continuer sans m'interrompre, ou bien je m'embrouillerai, et je ne saurai plus quoi dire.

Ce serait dommage.

MARIE.

ALEXY.

Je suis donc piqueur de son altesse, assez bel homme comme il vous est facile de le voir; de plus, je suis d'un caractère très-docile, très-soumis, très-obéissant... J'ai fait mon apprentissage dans les cosaques... c'est vous dire que je ferais un excellent mari.

MARIE.

C'est possible... mais je ne veux pas en essayer.

ALEXY.

Ah! je sais bien que vous me préférez Ivan, le conducteur de traîneaux...

MARIE.

Certainement, je vous le préfère.

ALEXY.

Un cocher de place...

MARIE.

C'est vrai.

ALEXY.

A moi, Alexy, qui ai l'honneur d'être...

MARIE.

Piqueur de son altesse impériale, je le sais, vous me l'avez dit si souvent! et de plus, il n'a pas été cosaque comme vous; il n'a pas un caractère soumis, docile et obéissant comme le vôtre... non, mais je l'aime...

ALEXY.

Ça ne durera pas.

MARIE.

Je vous dis que si.

ALEXY.

Je vous dis que non.

MARIE.

Tout ça n'est pas dans la commission que vous a donnée le grand-duc.

ALEXY.

Non... je venais vous prévenir, mademoiselle Marie, que son altesse viendra ce soir avant l'heure du bal de la cour, rendre visite à mademoiselle Fœdora, votre maîtresse; je venais surtout vous prévenir que pendant ce bal, j'aurai de mon côté l'honneur de vous rendre visite.

MARIE.

Du tout, je ne le veux pas.

ALEXY.

Vous avez tort.

Je vous le défends.

MARIE.

C'est convenu... je vous dis que je suis obéissant.

ALEXY.

A la bonne heure.

MARIE.

Mais vous verrez bien qu'un jour vous vous repentirez de me préférer un cocher de place.

ALEXY.

Jamais...

MARIE.

Un homme qui traiterait sa femme comme ses chevaux... rien que d'y penser, ça m'humilie pour vous, mamz'elle Marie; du reste, je ne m'éloignerai pas, et à l'instant où vous serez lasse de lui, je me montrerai, et vous vous direz: voilà, voilà le mari qui me convient... j'en suis sûr... en attendant, je vous laisse.

ALEXY.

AIR : Allons, amis, de la philosophie.

Suivant l'ordre de son altesse,
Mademoisell', je suis venu vous voir;
Fait's en part à votre maîtresse,
De vous fléchir, moi, je garde l'espoir,
Bonsoir,

Jusqu'au revoir.

Rien ne pourra lasser ma patience:
Oui, mon rival un jour vous déplaira,
Pour vous aider à punir son offense
Son remplaçant s'ra toujours là.

Tous deux ENSEMBLE :

ALEXY.

J'ai rempli l'ordr' de son altesse,
Mademoisell', je suis venu vous voir;
Fait's en part à votre maîtresse,
De vous fléchir, moi, je garde l'espoir.

Jusqu'au revoir,

Bonsoir.

MARIE.

Allez rejoindre son altesse,
Vous avez fait votre devoir;
Je dirai tout à ma maîtresse;
Mais d'être aimé, monsieur, perdez l'espoir!

Bonsoir,

Jusqu'au revoir.

Sortie d'Alexy.)

SCÈNE II.

MARIE, *seule.*

A-t-on jamais vu ? me dire à moi du mal de mon Ivan, mon prétendu... l'impertinent... oh ! c'est égal... lui et tous ses camarades avec leurs belles livrées, auront beau faire et beau dire, je ne suis pas ambitieuse, moi, et je n'aime, je n'aimerai jamais que le pauvre Ivan, le conducteur de traîneaux, avec ses manières brusques, son mauvais caractère, et sa pauvreté.

AIR : *J'ai d'argent.*J' l'aim' comm' ça, (*bis*)

Advienne ce qu'il pourra,

On dira

C'qu'on voudra :

Ça m'est égal, j' l'aim' comm' ça.

Ivan est brusque et grondeur,

De sa femme il f'ra l'malheur...

C'est possible, mais hélas !

L'amour ne s'commande pas.

J' l'aim' etc.

De tout l'monde il est jaloux ;

Un rien le met en courroux,

Mais les hrouilles, c'est charmant...

A caus' du raccommod'ment.

J' l'aim' etc.

On dit mêm' qu'il est brutal,

On prétend, et c'est fort mal,

Que lorsqu'il se fâchera,

Quelque fois il me battra...

J' l'aim' etc.

Mais j'oublie la commission de c't'imbécille d'Alexy... vite, allons prévenir ma maîtresse que son altesse impériale...

(Elle marche vers la gauche; le comte Ozeroff entre en scène par le fond avec le chancelier.)

SCÈNE III.

MARIE, LE COMTE OZEROFF, LE CHANCELIER.

LE COMTE.

Marie ?

MARIE.

Monseigneur ?

LE COMTE.

Dites à ma fille que je l'attends à l'instant, à l'instant même, que j'ai à lui parler de la part de sa majesté.

MARIE.

Oui, monseigneur. (*A part.*) Sa majesté! il paraît que toute la famille impériale s'occupe de ma maîtresse.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE OZEROFF, LE CHANCELIER.

LE COMTE.

Oui, monsieur le chancelier, ce matin notre auguste maître m'a fait mander en sa présence, et voici ses propres paroles : Comte Ozeroff, le mariage de votre fille avec le duc Muller traîne trop en longueur, et cela me déplaît... Oui, il a dit : cela me déplaît... le magnanime empereur ! Il faut, a-t-il ajouté, qu'il soit conclu dans huit jours au plus tard... qu'on n'oublie pas que tel est mon désir, et malheur si l'on me forçait à dire que telle est ma volonté ! Grand autocrate, va !

LE CHANCELIER.

Votre réponse, monseigneur ?

LE COMTE.

Ma réponse ? elle était toute simple... la volonté de votre majesté soit faite ! je suis trop heureux d'obéir à mon gracieux souverain.

LE CHANCELIER.

Mais votre fille ?

LE COMTE.

Fœdora !.. elle sera trop heureuse de recevoir les hommages d'un prétendu autorisé par son père et son czar... et elle aimera son mari par ordre supérieur. Je sais bien qu'elle semble éviter, dédaigner monsieur le duc, qu'elle lui répond à peine, quelquefois même assez brusquement... mais qu'importe ? elle lui répond brusquement parce que tel est son caractère... elle tient de son excellente mère : une vivacité, une fierté, un entêtement... c'est une femme accomplie que nous donnons au duc Muller... et il la prendra de confiance... la voici...

LE CHANCELIER.

Je me retire.

LE COMTE.

Je suis à vous dans quelques minutes, monsieur le chancelier.

(Le chancelier sort par le fond, Ozeroff remonte la scène avec lui, Fœdora entre par la gauche.)

SCENE V.

LE COMTE, FOEDORA:

FOEDORA.

Mon père, ah ! vous voilà, je suis d'une colère...

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

FOEDORA.

F. Concevez-vous cette négligence ? dans une heure, le bal de la cour, et mon bijoutier n'est pas encore venu.

LE COMTE.

Qu'importe?... dans ce moment une affaire plus grave nous occupe, et monsieur le chancelier...

FOEDORA.

Mon père, au nom du ciel, ayez égard à mon impatience, au chagrin que j'éprouve ; le motif qui amène ici monsieur le chancelier ne peut être aussi pressé que l'objet qui m'occupe en ce moment.

LE COMTE.

Cependant, ma fille...

FOEDORA.

Cependant, je prétends ne pas porter ce soir pour la seconde fois des bijoux qui ont déjà paru à la cour .. ce soir surtout, toutes les dames vont rivaliser de coquetterie... moi, qui en ai si peu, je dois pourtant songer à ne pas me laisser entièrement éclipser... et ce bijoutier n'arrive pas!... Je veux qu'il vienne, qu'on aille le chercher à l'instant ! je le veux!... ah ! je vous en supplie, mon père...

LE COMTE.

Allons, allons, je vais envoyer chez lui...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MARIE.

MARIE.

Le bijoutier apporte à l'instant la parure de mademoiselle.

FOEDORA.

Donnez, donnez donc, Marie, vous êtes d'une lenteur! ..

MARIE.

La voilà...

FOEDORA.

C'est bien ! préparez tout pour ma toilette...

MARIE.

Oui ; mademoiselle.

(Marie sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE ; FOEDORA.

FOEDORA, regardant l'écrin.

A la bonne heure, me voilà plus tranquille...

LE COMTE.

A présent, je l'espère, vous allez m'écouter.

FOEDORA, regardant toujours l'écrin.

Je suis toute à vous, mon père.

LE COMTE.

Je vous ai déjà dit, ma fille; que le moment de songer à un brillant mariage était venu pour vous.

FOEDORA, à elle-même.

C'est que vraiment cette parure est délicieuse !..

LE COMTE.

Il vous faut un époux dont la naissance soit égale à la vôtre, dont la fortune et les charges à la cour vous fasse tenir le rang auquel vous êtes appelée, il faut en outre que cette union soit approuvée par Sa Majesté. Pour réunir toutes ces conditions, j'ai choisi M. le duc Muller, intendant de la couronne.

FOEDORA, qui pendant ce temps a mis les diamans, et se regarde devant une glace.

Avec ces bijoux je serai charmante !

LE COMTE.

Mais il me semble, ma fille, que vous ne m'avez pas entendu...

FOEDORA.

Pardon, mon père, j'ai cru comprendre qu'il était question d'un mariage avec M. le duc Muller.

LE COMTE.

A la bonne heure, elle avait écouté.

FOEDORA.

Cette union est brillante, sans doute.

LE COMTE.

Je le crois.

FOEDORA.

Mais je n'aime pas M. le duc.

LE COMTE.

Ma chère amie, il n'est pas question d'amour dans tout ceci... la volonté du czar est irrévocable... il ordonne que ce mariage soit célébré avant huit jours.

FOEDORA.

Je refuse.

LE COMTE.

Vous refusez!

FOEDORA.

Et tout aussi bien que celle du czar, ma volonté est irrévocable.

LE COMTE.

Fœdora, vous m'effrayez! mais vous ignorez donc ce que c'est qu'un autocrate, et surtout celui sous le règne duquel nous avons le bonheur de vivre.

FOEDORA.

Mon père, je vous demanderai à mon tour si vous savez ce que c'est qu'un grand-duc?

LE COMTE.

Par exemple, il serait plaisant qu'un grand-maître des cérémonies ignorât ce que c'est qu'un grand-duc! la seconde personne de l'état, l'auguste fils de notre auguste maître.

FOEDORA.

Eh! bien, la seconde personne de l'état m'a suppliée de ne point consentir à ce mariage.

LE COMTE.

Que dites-vous, Fœdora?

FOEDORA.

Il m'aime! il me l'a dit!.. lui, le fils du czar... insensible jusqu'à présent aux charmes de toutes les dames de la cour, de toutes les princesses de l'Europe... et moi, il y avait tant de vérité dans son regard, dans son langage, je n'ai pu m'empêcher de le croire, et de l'écouter avec plaisir.

LE COMTE.

Nous sommes perdus : la main du grand-duc Alexandre est promise par l'empereur à une princesse de la maison d'Autriche.

FOEDORA.

Alexandre a refusé.

LE COMTE.

Mais ce soir à ce bal, l'ambassadeur de Vienne espère décider Son Altesse.

FOEDORA.

Nous verrons.

LE COMTE.

Et voilà pourquoi le czar, qui soupçonne l'amour de son fils, veut presser votre mariage... Fœdora, je vous le répète, nous sommes perdus.

FOEDORA.

Ainsi, l'autocrate a peur de moi.

LE COMTE.

Malheur à vous, s'il vous juge dangereuse!

FOEDORA.

Oh! je ne le crains pas... et malgré lui, je l'espère, je serai la femme du grand-duc Alexandre.

LE COMTE.

Sa femme! ah! mon Dieu?... vous perdez la tête.

FOEDORA.

Non, mon père, je suis aimée de Son Altesse, et je ne dois pas craindre Sa Majesté.

LE COMTE.

Allons, Sa Majesté, Son Altesse! d'un côté le père, de l'autre le fils! et le chancelier qui attend une réponse... Oh! j'en deviendrai fou... je vais me recueillir, de crainte de faire une sottise.

FOEDORA.

Mon père, songez-y bien, jamais je ne serai la femme de M. le duc Muller.

LE COMTE.

Jamais!.. Eh! mon dieu, madame la comtesse votre mère en disait autant... elle m'a refusé trois fois avant d'être mon épouse, et pourtant, Foedora, vous tenez de votre excellente mère... au revoir, mon enfant.

(Il sort.)

SCENE VIII.

FOEDORA, seule.

Moi, devenir l'épouse de M. le duc Muller... Ah! ce serait descendre... et le czar l'espère en vain: il m'aime, le grand-duc, il m'aime! et je n'ai pas oublié que Pierre-le-Grand épousa Catherine.

*Air nouveau de Ch. Tolbèquè,*Pauvre enfant, bien loint de la cour,
Sous l'humble chaume elle était née;

Le czar pourtant lui donna son amour;

Et fit mentir sa destinée:

Oui, malgré son obscurité,

Elle était belle, elle sut plaire:

Car les puissances de la terre

Sont esclaves de la beauté.

Moi, j'envie un destin si doux,

Je fus toujours ambitieuse...

Le prince un jour sera-t'il mon époux?

Ah! combien je serais heureuse!

Cet espoir plait à ma fierté,

Je régnerai, car j'ai su plaire;

Et les puissances de la terre

Sont esclaves de la beauté.

Mais cette grandeur, de trône où fût élevée Catherine, où je voudrais monter comme elle, si tout cela n'était qu'un rêve, si le grand-duc ne m'aimait pas assez pour me nommer son épouse?... aujourd'hui, aujourd'hui même... je veux le savoir.

(Entrée de Marie.)

SCÈNE IX.

FOEDORA, MARIE, LE GRAND-DUC.

FOEDORA.
Que voulez-vous?

MARIE.
Son Altesse Impériale.

FOEDORA.
Oh! j'éprouve une émotion, un trouble... je n'avais jamais eu de pareilles idées.

LE GRAND DUC.
Mademoiselle, m'excuserez-vous..?

FOEDORA.
Ah! monseigneur, vous n'avez donc nulle pitié de moi! venir ici, le jour, avec votre suite, vos gardes peut-être.

LE GRAND-DUC.
En effet!

FOEDORA.
Que va-t-on dire à la cour de cette visite solennelle? on va croire que je l'avais autorisée... les assiduités de Votre Altesse auprès de moi donnaient déjà matière à la médisance.. maintenant ce sera de la calomnie...

LE GRAND DUC.
Arrêtez, madame; je me suis rendu auprès de vous avec l'éclat ordinaire dont on entoure ma personne, parce que je voulais que madémarche fût publique, ainsi que mon amour, dont je suis fier, dont je parle hautement au lieu de le cacher. Qui pourrait me blâmer d'en agir ainsi?

FOEDORA.
Ah! monseigneur, la cour est si méchante!...

LE GRAND DUC.
Et si souple! lequel des courtisans, s'il ose concevoir une pensée coupable, ne craindra pas de la manifester devant moi? mais je vous en supplie, mademoiselle, satisfaites enfin à mon impatience... le duc Muller, l'avez-vous accepté pour époux?

FOEDORA.
Voici mon père... c'est à lui seul de répondre.

SCENE X.

LES MÊMES, LE COMTE OZEROFF, *rentrant par la droite avec LE CHANCELIER, sans voir le Prince.*

LE COMTE.

Après de mûres réflexions, Fœdora, il m'est venu une idée; le czar règne, et le grand-duc...

LE GRAND-DUC, *se montrant.*

Régnera un jour.

LE COMTE.

Que vois-je?

LE CHANCELIER.

Monseigneur!..

LE COMTE.

Quoi! Votre Altesse daigne honorer de sa présence!...

LE GRAND-DUC.

Je viens vous dire que cette place de grand-maitre des cérémonies vous est à jamais assurée, et que l'apanage d'une principauté sera le premier don de notre munificence impériale à notre avènement au trône.

LE COMTE.

Monseigneur... ma reconnaissance...

FOEDORA.

Votre Altesse ne croit pas sans doute que des honneurs et des richesses remplacent jamais aux yeux d'un père le bonheur de sa fille.

LE GRAND-DUC.

Comment!

LE COMTE.

Sans doute, comme dit ma fille.

FOEDORA.

Vous demandez, monseigneur, si je consens à être la femme de M. le duc Muller?

LE GRAND-DUC.

Eh! bien?

FOEDORA.

Sous quels prétextes, pourquoi mon père refuserait-il une pareille ailliance? parce que j'aurais été assez malheureuse pour inspirer un caprice à l'héritier d'une couronne!

LE GRAND-DUC.

Que dites-vous?

LE COMTE, *à part.*

C'est vrai, que dit-elle?

FOEDORA.

(*A part.*) Il est ému! (*Haut.*) Non, monseigneur, non,

mon père doit céder à la voix de la raison... et moi, je dois oublier un amour que j'ai trop long-temps peut-être conservé dans mon ame... c'est, je crois, la réponse de mon père.

LE COMTE.

Certainement... comme dit ma fille... (*à part.*) Je n'y comprends plus rien du tout...

LE GRAND-DUC.

Non, madame, non, Fœdora, il n'en sera pas ainsi... maintenant vous avez tout dit, et mon cœur a deviné le vôtre : comte Ozeroff, écrivez au czar que vous refusez de marier votre fille...

LE COMTE.

Que je refuse?...

LE GRAND-DUC.

Et moi, je vais écrire à l'ambassadeur d'Autriche.

LE COMTE.

A l'ambassadeur?

LE GRAND-DUC.

Il le faut. Monsieur le chancelier, asseyez-vous, car j'ai à dicter deux lettres, et je n'ai qu'un secrétaire.

LE CHANCELIER.

Monseigneur, j'obéis.

(Le chancelier et Ozeroff s'asseyent l'un à droite l'autre à gauche : le prince, au milieu du théâtre, dicte deux lettres à la fois.)

FOEDORA, *à part.*

Je serai son épouse!

(Chœur pendant que les personnages prennent leur position.)

Air : *Du trio du Pré aux clercs.*

LE GRAND-DUC,

Ce refus que j'implore
Fera seul mon bonheur;
De celle que j'adore,
J'aurai touché le cœur.
Ah! ma joie est extrême!
Je l'emporte sur tous,
De mon père lui-même
Je brave le courroux.
Mais de celle que j'aime
J'aurai touché le cœur,
Et voilà mon seul bonheur.

} *bis.*

FOEDORA.

Ce refus qu'il implore
Fera seul son bonheur;
De celle qu'il adore,
Il a touché le cœur.

Mon bonheur est extrême,
 Il l'emporte sur tous,
 De son père lui-même
 Il brave le courroux.
 Ah! de celle qu'il aime,
 Il a touché le cœur,
 Rien n'égale mon bonheur.

} bis.

LE COMTE ET LE CHANCELIER.

Ce refus qu'il implore
 Fera seul son bonheur,
 De celle qu'il adore
 Il a touché le cœur.
 Ah! ma crainte est extrême
 Il l'emporte sur tous,
 De son père lui-même
 Il brave le courroux;
 Mais de celle qu'il aime
 Il a touché le cœur,
 Et moi, je meurs de frayeur.

} bis.

(La musique continue en sourdine pendant la dictée des deux lettres.)

LE GRAND-DUC.

(*Dictant à Ozeroff.*) « Sire! (*dictant au chancelier.*) « Monsieur l'ambassadeur... (*à Ozeroff.*) Je ne connais qu'un « chagrin comparable à celui de déplaire à Votre Majesté, « c'est de faire le malheur de ma fille. (*au chancelier.*) Je « crois devoir vous annoncer avec franchise que votre am- « bassade auprès du czar mon père ne saurait réussir.

LE COMTE, répétant les derniers mots qui lui ont été dictés.

« De ma fille...

LE GRAND-DUC, dictant à Ozeroff.

« Son mariage avec le duc Muller ne pouvant la rendre lieu- « reuse, votre majesté ne sera étonnée ni de ma résistance à « ses désirs, ni de ma douleur de ne pouvoir les satisfaire.

LE CHANCELIER, répétant aussi ce qu'on lui a dicté.

« Ne saurait réussir.

LE GRAND-DUC, dictant au chancelier.

« Décidé à repousser toute alliance avec les maisons ré- « gnantes, vous ne verrez dans mon refus que la ferme vo- « lonté de choisir une épouse au sein même de la Russie.

LE COMTE, répétant.

« Les satisfaire...

LE GRAND-DUC.

Maintenant, votre signature?

LE COMTE.

Ma signature! allons c'est pour le coup que je tremble...

LE CHANCELIER.

J'ai écrit, monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Je vais signer à mon tour... (à Ozeroff.) Comte, ou plutôt vous, mademoiselle, chargez-vous de faire parvenir ma lettre à l'ambassadeur.... (Il remet à Foedora la lettre écrite par le chancelier.) Moi, je me charge de la vôtre pour le czar.

LE COMTE, remettant au prince la lettre qu'il a écrite sous sa dictée.

La voici.

LE GRAND-DUC.

Madame... ce soir au-bal de la cour:

(Il lui baise la main.)

ENSEMBLE.

Reprise de l'air précédent.

LE GRAND-DUC.

Ah! ma joie est extrême
Je l'emporte sur tous,
De mon père lui-même
Je brave le courroux;
Mais de celle que j'aime
J'aurai touché le cœur,
Et voilà mon seul bonheur.

FOEDORA.

Mon bonheur est extrême
Il l'emporte sur tous,
De son père lui-même
Il brave le courroux;
Ah! de celle qu'il aime
Il a touché le cœur:
Rien n'égale mon bonheur.

LE COMTE et LE CHANCELIER.

Ah! ma crainte est extrême,
Il l'emporte sur tous;
De son père lui-même
Il brave le courroux,
Mais de celle qu'il aime
Il a touché le cœur,
Et moi, je meurs de frayeur.

(Sortie de tous les personnages, excepté Foedora.)

SCÈNE XI.

FOEDORA, PUIS MARIE.

FOEDORA.

Ah! je suis la plus heureuse des femmes!

MARIE.

Je suis aux ordres de votre excellence.

FOEDORA.

C'est bien. Il faut qu'on porte à l'instant cette lettre, ou plutôt (se parlant à elle-même) l'ambassadeur d'Autriche assistera

au bal de la cour... il serait bien plus piquant qu'au milieu de cette réunion brillante, au moment où les regards du grand-duc seront fixés sur moi... (à Marie.) C'est inutile, cette lettre, je l'enverrai plus tard... Marie...

(Elle s'assied à quelques pas de la psyché, et fait signe à Marie de l'aider à mettre ses diamans.)

MARIE.

Comme mademoiselle va être jolie ce soir!

FOEDORA.

Tu crois? c'est que le bonheur embellit.

MARIE.

Mademoiselle, puisque vous êtes dans un bon moment...

FOEDORA.

Que voulez-vous dire, Marie?

MARIE.

Non, non, je me trompe... pardon... c'est que quelquefois... c'est bien pardonnable... à votre âge, et avec un caractère aussi vif... enfin, mademoiselle...

FOEDORA.

Parlez.

MARIE.

C'est lui!... c'est Ivan qui est là... à vos ordres.

FOEDORA.

Qu'est-ce que c'est qu'Ivan?

MARIE.

Vous savez bien, mademoiselle, c'est mon prétendu.

FOEDORA.

Ah! je l'avais oublié, ce cocher de place qui vous a tourné la tête.

MARIE.

Oui, mademoiselle, et comme vous m'avez dit que vous vouliez le voir avant de me permettre de me marier, et que vous le recevriez aujourd'hui....

FOEDORA.

Eh bien?

MARIE.

Eh bien, il est là, il attend.

FOEDORA.

Bien, bien, mon enfant: aujourd'hui plus que jamais je suis disposée à l'écouter; je veux savoir par moi-même s'il est digne d'une bonne fille comme toi, s'il te rendra heureuse... tu peux le faire entrer.

MARIE.

Merci, mademoiselle.

(Elle va à la porte et fait signe à Ivan.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, IVAN.

FOEDORA.

Entrez, mon ami, entrez...

IVAN, *au fond.*

Madame... certainement...

MARIE.

Avance donc.

FOEDORA.

Approchez, et n'ayez pas peur.

IVAN, *avec assurance.*

Oh! je n'ai pas peur.

FOEDORA.

Vous aimez donc Marie?

IVAN.

Puisque je veux l'épouser, c'est que je l'aime, sans ça, ce n'est pas ce qu'elle a qui me la ferait rechercher... puisqu'elle n'a rien.

FOEDORA.

Mais je compte, à l'époque de son mariage, lui donner des marques de ma bienveillance, et une dot de dix mille roubles.

MARIE.

Ah! mademoiselle, que de bontés!

IVAN.

Dam! je ne savais pas ça... mais faut pas que ça vous gêne, parce que, voyez-vous, je n'y tiens pas.

FOEDORA.

Vous plaindriez-vous du bien que je veux faire à votre prétendue?

IVAN.

C'est pas ça... mais je l'aime telle qu'elle est, avec la robe qu'elle porte... et puis, je crois qu'il faut se passer de recevoir des services quand on le peut.

FOEDORA.

Mais ne dirait-on pas que vous lui apportez en dot cent mille paysans?

IVAN.

Je lui apporte mieux que ça, madame la princesse, je lui apporte ma voiture, mes deux chevaux et de bons bras, un bon cœur et de l'amour par dessus le marché : avec ça, quand on a l'habitude de conduire, on est certain de faire un bon attelage... non, un bon ménage, et de ne jamais manquer.

FOEDORA.

Mais avec ma protection, vous pourriez devenir cocher de son altesse impériale.

IVAN.

Cocher du grand-duc ! je n'en veux pas.

FOEDORA.

Comment !

IVAN.

Non, je n'en veux pas... voyez-vous, madame la princesse, je n'suis qu'un pauvre diable, et pourtant j'ai de la fierté : je suis né esclave et ça me faisait assez de mal... à quinze ans j'ai été soldat, et puis un beau jour que j'avais sauvé la vie à mon capitaine, il m'a affranchi... et grâce à ce brave seigneur, dans mon état de cocher, je suis libre, heureux, peut-être plus que l'empereur sur son trône, je gagne ma vie en courant, en roulant et en chantant, sans m'inquiéter s'il y a autour de moi des riches et des pauvres, des maîtres et des esclaves... Jugez maintenant si en acceptant la livrée impériale, le conducteur de traîneaux ne perdrait pas au change, je vous le demande ?

AIR : *Allez dire à son excellence (Maison du faubourg).*

Non c'n'est pas là le bonheur que je réclame,

J'gagn'rais d'l'or sans aucun plaisir :

Valet d'un princ' jamais, jamais, madame,

Que d'tourmens il m'faudrait souffrir !

Toujours un maître ! oui, toujours obéir !

Sous cet habit les chagrins je les brave :

L'indépendanc' v'la c'qui fait ma gaité,

J'puis être riche en r'devenant esclave,

J'aim' mieux être libre avec ma pauvreté,

Je reste libre avec ma pauvreté.

FOEDORA.

Pendant, si votre femme exigeait...

IVAN.

Ma femme ! elle n'aura pas d'autres volontés que les miennes, j'espère.

FOEDORA.

Comment ! que dites-vous ?

IVAN.

Ce que je pense... je suis franc, moi, et je ne vas pas par quatre chemins ; mam'zelle Marie me connaît, elle sait que je l'aime, mais elle sait ma manière de me conduire avec les femmes : poli, mais ferme, entêté, impérieux, s'il le faut.

FOEDORA.

Quelle horreur !

IVAN.

Je vous demande bien pardon, madame la princesse, mais c'est comme ça.

AIR : *Comme il m'aimait!*

Faut marcher droit (*bis*)

Oui, je vous l'dis avec franchise,
J'veux qu'chez moi tout aille à ma guise,
Enfin je veux, et ça se doit,
Que ma femme me soit soumise,
Je suis cocher... c'est ma devise,
Faut marcher droit.

Même air.

Faut marcher droit, (*bis.*)

Et tu s'ras sûr' de ma tendresse
Au logis même tu s'ras maîtresse,
Si j'veux bien t'en laisser le droit,
Mais ne m'force jamais, ma chère,
A sortir de mon caractère.

(*parlant.*) Ou bien alors... ah! dame, quand on a l'habitude de conduire, on ne peut pas répondre...

(*Achevant l'air.*) Faut marcher droit. (*bis.*)

FOEDORA.

Marie, vous n'épouserez pas cet homme-là, je vous le défends.

IVAN.

Qu'est-ce que vous dites donc là, madame?

FOEDORA.

Silence, monsieur, c'est à elle que je donne des ordres... je veux qu'elle m'obéisse...

IVAN.

Mais permettez, c'est que j'entends aussi que vous lui défendez...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE.

Eh! bien, ma fille, voici l'heure de nous rendre au bal.

FOEDORA.

Je vous suis, mon père. (*bas à Marie.*) Qu'à l'avenir je ne retrouve plus cet homme, ou je le fais chasser. (*haut.*) Venez, mon père, partons.

(Elle sort par le fond avec le comte.)

SCÈNE XIV.

IVAN, MARIE.

IVAN.

Eh! bien, as-tu entendu?... elle veut que les femmes gouvernent dans les ménages à présent.

MARIE.

Taisez-vous, vous avez tort.

IVAN.

J'ai tort! ah! ça, est-ce que tu es folle aussi, toi? comment tu n'entends pas qu'une femme qui se mêle...

MARIE.

Qu'aviez-vous besoin de lui dire?...

IVAN.

Dam! écoute donc, Marie, est-ce que ça rend une femme malheureuse lorsque par hasard... au contraire... ça ragail- lardit l'amitié... d'ailleurs, je n'en abuserai pas: quand on a l'habitude de conduire, on sait ce qu'il faut faire.

MARIE.

C'est bien, je commence à croire que ma maîtresse a raison, et que je ferai bien de ne pas vous épouser.

IVAN.

Ah! ça, toi aussi, tu vas t'en mêler?

MARIE.

Laissez moi.

IVAN.

Du tout, je ne te laisserai pas; je ne veux pas que cette grande dame te donne une dot: ça coûte trop cher, l'argent donné par les riches aux pauvres gens; pour un peu d'or qu'ils vous jettent, ils se croient le droit de disposer de vous... je n'en veux pas, de son or, ni d'sa place de cocher du grand-duc... non, ça n'me va pas... et mes pauvres bêtes, mes pauvres chevaux, il faudrait donc les abandonner! jamais, jamais! c'est plus fort que moi, ces bêtes-là c'est nécessaire à mon existence.

MARIE.

Eh! bien, monsieur, qu'il ne soit plus question de rien entre nous, et allez vous-en.

IVAN,

Ah! vous le prenez sur ce ton-là! Eh bien oui, je m'en irai... et au galop encore.. je m'en vas tout de suite... je vois bien que j'avais tort d'aimer la femme de chambre d'une princesse. Je devais penser qu'auprès de vot'maîtresse vous ne manquerez pas de devenir fière entêtée, ambitieuse, comme elle.

MARIE.

Oui, monsieur, c'est comme ça.

IVAN.

Ah! c'est comme ça..! aussi on pourrait bien me la présenter couverte d'or et de diamans, votre belle maîtresse, que je n'en voudrais pas.

MARIE, *pleurant.*

Allez-vous encore me dire des injures?

IVAN.

Je ne parle pas de vous, mais de votre maîtresse, car vous, vous êtes une bonne fille, et je suis sûr qu'au fond de l'âme vous vous dites : j'ai tort ; je fais du chagrin à ce pauvre Ivan, qui est vif, mais qui est bon garçon... il a beau crier, menacer, il fait plus de bruit que de mal... et il a de ça... (*frappant sur son cœur.*) et s'il me faisait la moindre peine, je suis sûre qu'il en serait désolé... n'est-ce pas que vous vous dites ça, mam'zelle?

MARIE.

A peu près.

IVAN.

Alors on pense qu'il faut passer quelque chose aux gens qui vous aiment... parce que chacun a ses défauts... et vous avez les vôtres aussi.

MARIE.

Je le sais.

IVAN.

Eh! bien, quand on sait cela, on doit se dire... à part soi-même... si jamais... (*à part.*) Je ne sais plus où j'en suis moi, de l'avoir vue pleurer. (*haut.*) Tenez, mam'zelle, vous savez bien que je serai un excellent mari, et que si par hasard... (*à part.*) Je ne peux pas voir pleurer une femme.

MARIE.

Eh! bien, Ivan, viens m'en embrasser!

IVAN.

Ah! à la bonne heure, et au diable les conseils des grandes dames.

(Il l'embrasse.)

Air : *En amour ainsi qu'à la guerre.* (Du Souper du Mari.)

Oui, pour toujours je m'engage,
L'hymen est comme un attelage :
En avant tous deux ici bas,
Marchons, marchons, du même pas.

On peut s'lasser sans doute :

Courag', ce n'est rien que cela,
Allons toujours, dans cette route
C'est l'amour qui nous conduira.

Soir et matin, oui, je répète :

En avant! (*bis*) et sans trébucher,
C'est le refrain d'ma chansonnette,

En avant! clic-clac! (*bis*) en avant! fouette cocher!

MARIE.

Deuxième couplet.

J'puis me passer de richesse,
Si d'mon Ivan j'ai la tendresse
Tu s'ras fidèle...

IVAN.

Assurément,
Pour jamais j'en fais le serment.

MARIE.

Allons, coûte que coûte,
Je risqu' le voyage avec toi ;
Mais n'oubl' jamais sur la route
Que tu n'dois marcher qu'avec moi...

IVAN, *interrompant l'air pour parler.*

Oh! sois tranquille... je sais ce que c'est... quand l'un va à
hu, l'autre à dia... on tombe tous les deux dans l'ornière...
mais ça n'arrive pas quand on a l'habitude de conduire...
ensemble, entends-tu, au pas, au trot, au galop, toujours,
toujours ensemble... (Tous deux reprennent le refrain.)

Soir et matin, oui, je répète
En avant ! et sans trébucher...

C'est le refrain d' ma chansonnette,
En avant ! clic, clac ! en avant ! fouette cocher !

IVAN.

Mais il se fait tard, adieu, je vas rejoindre mes bêtes, et
stationner sur la grande place afin de faire encore une course
avant de rentrer.

MARIE.

A demain, mon bon ami.

IVAN.

A demain, ma future. (Il va pour sortir.)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE OZEROFF.

LE COMTE, *de la coulisse.*

Marie ! Marie ! tout le monde... vite, vite des secours !...

MARIE.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est ?

IVAN.

Est-ce que le feu est à la maison ?

LE COMTE, *entrant.*

Marie, votre maîtresse vient de se trouver mal.

MARIE.

Est-il possible ? (Elle va pour sortir.)

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Restez... on l'amène ici... mais vite, des sels, des flacons,
des odeurs.

MARIE.

A l'instant, monsieur le comte.

LE COMTE.

Dépêchez-vous, elle vient... ah ! quel malheur !

IVAN.

Est-ce que le pied lui a tourné en dansant?

LE COMTE.

Pauvre Foedora... là voicil... je l'entends!... elle doit être mourante.

SCENE XVI.

LES MÊMES FOEDORA.

FOEDORA, *entrant.*

C'est affreux! c'est affreux! j'en aurai vengeance.

IVAN, *à part.*

Si c'est comme ça qu'elle est mourante.

FOEDORA, *l'apercevant.*

Que vois-je! Marie, je vous avais ordonné...

MARIE.

Mademoiselle...

FOEDORA.

Sortez, et que cet homme ne réparaisse jamais devant moi.

IVAN.

Cet homme! madame la princesse, il va bien remarquer la porte de votre palais, pour n'y jamais rentrer.

FOEDORA.

Sortez!

OZEROFF.

Sortez!

IVAN.

On s'en va... adieu, ma pauvre Marie, que je te plains d'être au service d'une grande dame!

(Il chante.)

Soir et matin, oui, je répète :

En avant! (*bis*) et sans trébucher,

C'est le refrain d'une chansonnette,

En avant! clic-clac! clic-clac, en avant! fouette cocher!

(Il sort par le fond; Marie par une porte latérale.)

SCENE XVII.

LE COMTE, FOEDORA.

LE COMTE.

Eh! bien, ma fille?

FOEDORA.

Eh! bien, mon père?

LE COMTE.

Quel éclat! quel malheur! je vous avais bien dit...

FOEDORA.

Le czar lui seul est coupable... puis-je empêcher le grand duc de me faire la cour?

LE COMTE.

Mais faire remettre au bal même la lettre à l'ambassadeur d'Autriche!

FOEDORA.

C'était une leçon.

LE COMTE.

Il l'a communiquée à l'instant à l'empereur... dans ce moment le grand-duc dansait avec vous.

FOEDORA.

Et l'empereur, s'approchant de moi avec un air de mépris qui me fait encore rougir lorsque j'y pense, m'a lancé un regard...

LE COMTE.

Ah! ce regard m'a fait frissonner de tous mes membres.

FOEDORA.

Oh! vous, mon père, vous tremblez toujours devant lui, et vous lui avez obéi avec une docilité...

LE COMTE.

Il eût été beau de résister! je serais peut-être mort à l'heure qu'il est, et je tremble à chaque instant qu'il ne vienne en personne nous reprocher votre imprudence: n'avez-vous donc pas entendu ce qu'il m'a dit?

FOEDORA.

Oh! ses paroles sont gravées là... il a eu la cruauté de les répéter assez haut pour être entendu de toute la cour: « Comte, emmenez à l'instant votre fille, et que sous aucun prétexte elle ne reparaisse plus dans mon palais. »

LE COMTE.

C'est cela, mot pour mot... elle a une mémoire d'ange!

FOEDORA.

Ainsi, je suis chassée de la cour... chassée!... ah!

LE COMTE.

Hélas! grandes et petites entrées suspendues... car j'avais obtenu les grandes entrées pour vous.

FOEDORA.

Et lui, lui...! il semblait plongé dans la douleur en me voyant partir... il n'est pas venu me défendre, crier au czar: Je l'aime, chassée ou accueillie par vous elle sera ma femme... car il me l'a promis... et vous, mon père, vous, vous avez souffert sans murmurer qu'on chassât votre fille...! mais quel sang coule donc dans les veines des hommes, qui supportent avec calme de semblables injures... je ne suis qu'une femme, moi, et j'étouffe de rage, de honte et de désespoir...!

LE COMTE.

Au nom du ciel, silence, Foedora! je crois entendre... le chancelier.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHANCELIER, puis, LE CZAR.

LE CHANCELIER, *annonçant.*

L'empereur.

FOEDORA.

L'empereur!

LE COMTE.

Ah! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. (*Le czar, Paul 1^{er}, entre en scène très-simplement vêtu.*) Sire, permettez au plus fidèle de vos sujets.

LE CZAR.

Comte, emmenez le chancelier, et laissez-moi seule avec votre fille.

LE COMTE.

A l'instant, sire.

FOEDORA, *bas à Ozeroff.*

Quoi! mon père! vous me laissez ainsi?

LE COMTE, *de même.*

Le czar l'ordonne : sa volonté soit faite!

LE CZAR.

Laissez-nous... restez, mademoiselle.

FOEDORA.

Mais sire...

LE CZAR.

Restez! je le veux.

(*Sortie du comte et du chancelier, par la droite.*)

SCÈNE XIX.

LE CZAR, FOEDORA.

LE CZAR.

Mademoiselle, jusqu'à ce soir, j'avais bien voulu fermer les yeux sur votre conduite.

FOEDORA.

Ma conduite!

LE CZAR.

Ne m'interrompez pas... je sais excuser l'imprudence d'une jeune fille, ses rêves de coquetterie et d'ambition, je sais en rire quand il le faut, et les punir quand cela est nécessaire.

FOEDORA.

Sire, la lettre que le grand-duc m'a écrite, ne lui a point été arrachée : je ne la demandais point... lui seul a voulu me la donner.

LE CZAR.

Vous deviez refuser; vous deviez voir la distance qui vous sépare de l'héritier de la couronne de Russie, vous rappeler que les princes ont quelquefois des caprices et ne pas vous exposer à la colère de votre maître.

FOEDORA.

Je n'ai vu que l'amour d'un homme, et prince ou esclave, cet homme était à mes pieds; la seule distance qui nous séparait, je l'ai fait disparaître en lui tendant la main pour le relever.

LE CZAR.

Mademoiselle... le grand-duc n'est pas libre de son choix, je dois une réparation à l'ambassadeur d'Autriche pour l'affront public qu'il a reçu dans mon palais je la lui dois à l'instant même, s'il me la faisait dicter par son gouvernement, je la refuserais. Cette réparation, c'est votre mariage.

FOEDORA.

Mon mariage!

LE CZAR.

Oui, ce soir même, il doit être contracté; le duc Muller me paraissait un parti digne de vous... vous l'avez refusé. Je n'insiste plus. Choisissez dans ma cour, voyez celui qui peut vous plaire; s'il n'est pas assez riche, je l'enrichirai, s'il n'est pas assez noble, je l'ennoblirai, mais que votre choix soit prompt... Dans une heure, entendez-vous, dans une heure vous devez être mariée... Mademoiselle, le czar... (*réprimant un mouvement de colère*) le czar vous en prie.

FOEDORA, à part.

Il commence à faiblir. (*haut.*) Et moi, je réponds au czar qu'il est le maître de ma vie, mais que mon cœur et ma main m'appartiennent, que je refuse le duc Muller et tous les seigneurs de la cour, parce qu'aucun ne saurait me rendre heureuse.

LE CZAR, furieux.

Mademoiselle...

FOEDORA.

J'ai refusé de me marier, et je ne me marierai pas... non, jamais.

LE CZAR.

Jamais!...

FOEDORA.

Aucune puissance humaine ne pourra m'y contraindre.

LE CZAR.

Vous vous trompez... comte Ozeroff... chancelier, venez, venez.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE COMTE, LE CHANCELIER.

LE CZAR, à *Ozeroff*.

Comte, je dispose de la main de votre fille, je la marie à l'instant.

LE COMTE.

Sire ! la volonté de Votre Majesté soit faite !

FOEDORA, *bas*.

Quoi ! mon père, vous consentez... !

LE COMTE, *bas*.

Il le faut bien, c'est l'ordre du czar... c'est ainsi que j'ai épousé votre excellente mère.

LE CZAR.

Chancelier, faites monter le cocher du traîneau qui nous a conduits ici.

(A dater de cet instant, musique en sourdine jusqu'à la fin de l'acte.)

LE COMTE.

Quoi ! Sire, Votre Majesté est venue dans un traîneau de place ?

LE CZAR.

Oui, j'ai voulu vous rendre visite sans bruit, sans éclat, parce que j'espérais faire entendre la voix de la raison... maintenant, je regrette que toute ma cour ne soit pas ici.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, IVAN amené par le chancelier.

LE CZAR, à *Ivan*.

Comment t'appelles-tu ?

IVAN.

Ivan Daniloff.

LE CZAR.

Ton âge ?

IVAN.

Trente ans.

LE CZAR.

Es-tu marié ?

IVAN.

Non.

LE CZAR.

Tu vas épouser mademoiselle.

Moi !

FOEDORA.

Madame la princesse !

IVAN.

Ma fille !

LE COMTE.

Quelle horreur ! jamais !

FOEDORA.

Je n'en veux pas , elle est trop méchante !

IVAN.

LE CZAR.

Je le veux !.. qu'on prépare tout pour un voyage en Sibérie.

FOEDORA.

En Sibérie !

(Elle s'évanouit. Le chancelier, assis à la droite des acteurs, semble écrire l'acte de mariage; le comte soutient sa fille évanouie. Ivan regarde l'empereur et Fœdora avec un sentiment de colère et de douleur.

La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

Personnages du 2^e Acte.

Acteurs.

LE CZAR, ALEXANDRE.

M. HYPPOLITE.

LE COMTE OZEROFF.

M. PROSPER.

IVAN DANILOFF.

M. VERNET.

FŒDORA, sa femme.

M^{lle} JENNY-COLON.

ALEXY, piqueur attaché à la maison impériale.

M. DUBOURJAL.

MARIE, sa femme.

M^{lle} ÉLISA-JACOBS.

UN HUISSIER.



La scène se passe à la cour de Russie, en 1800.

ACTE II.

Un salon élégant.

**SCÈNE PREMIÈRE.**

MARIE, VALETS DE LA COURONNE, puis ALEXY.

MARIE.

Allons, il faut que je m'acquitte des ordres qui m'ont été donnés, rangez tout dans cet appartement. Eh ! bien, où est donc mon mari ? Alexy ! monsieur Alexy !.. viendrez-vous, à la fin, monsieur, quand on vous appelle ?

ALEXY, *entrant.*

Me voilà, chère amie.

MARIE.

C'est bien heureux.

ALEXY.

Ne te fâche pas, je t'en prie.

MARIE.

Vous êtes toujours en retard.

ALEXY.

Ne me dis donc pas de ces choses-là... surtout devant les autres... ça me gêne, ça m'humilie...

MARIE, après avoir fait un signe aux valets, qui disparaissent à droite et à gauche.

C'est bien, taisez-vous, écoutez-moi; vous savez qu'ils vont revenir?

ALEXY.

Qui donc? Ah! ta maîtresse, et celui qu'elle a épousé par ordre.

MARIE.

Nous allons les revoir après une année de Sibérie.

ALEXY.

Et de mariage.

MARIE.

Le grand-Duc Alexandre est maintenant empereur de toutes les Russies, il a rappelé de l'exil celle qu'il aimait, et que le czar son père avait proscrite : il veut lui donner pour demeure ce pavillon du Palais Impérial.

ALEXY.

Oui, et comme on arrive à ce pavillon par une foule de portes secrètes, et d'escaliers dérobés... le pauvre mari est bien sûr... eh! eh! eh?

MARIE.

Taisez-vous donc.

ALEXY.

Non, mais tu avoueras que c'est très-adroit de la part de l'empereur d'octroyer à M. Ivan un appartement dans son palais, parce qu'enfin... il y a beaucoup d'occasions où un mari est absent... et quand sa femme est un peu coquette... ce n'est pas pour toi que je dis ça, parce que je suis sûr de toi, de ton amour, de ta vertu...

MARIE.

Vous êtes fou!

ALEXY.

Mais, madame la comtesse Ozeroff, qui est maintenant la femme d'un cocher de place, qui doit le détester, et qui a été folle de Sa Majesté... eh! eh! eh! tu comprends, l'empereur n'oubliera pas que son auguste père a signé le contrat, et peut-être dans un an, pour être digne de lui, il sera le parrain de leur fils.

AIR : *Des Visitandines.*

Heureux Ivan! en vérité,
 Tout lui sourit, tout lui prospère;
 Oui, bientôt, de sa majesté
 Il peut devenir le compère...
 Et, sans en paraître étonné,

De chacun recevoir l'hommage :
Car à tout il est résigné
Depuis que le czar a signé,
A son contrat de mariage.

MARIE.

Allons, ne plaisantez donc pas sur les maris : songez donc
que vous même... vous l'êtes.

ALEXY.

Je le suis! je le suis... c'est vrai.

Même air.

Je le suis, mais c'est différent,
D'un pareil sort je suis indigne.
J'ai pu me marier vraiment
Sans craindre cet honneur insigne.
Oui, ton époux trop fortuné,
Peut attendre et sans nul ombre,
Qu'il lui vienne un fils nouveau-né :
Un empereur n'a pas signé
A mon contrat de mariage.

MARIE.

Je vous assure, monsieur, que ça n'y fait rien du tout, et
que vous auriez pour vous ou contre vous, une signature im-
périale il n'en serait ni plus ni moins.

ALEXY.

Hein! comment! qu'est-ce que tu dis?

MARIE.

C'est bien, c'est bien, je m'entends.

ALEXY.

Je ne comprends pas.

(Les valets, ayant fini leur ouvrage, reparaissent en scène par
la droite et par la gauche.)

MARIE.

Tout est prêt, n'est-ce pas? allons, à merveille! vous pou-
vez vous retirer.

ALEXY.

Allez donc, puisque ma femme vous le dit.

(Les valets sortent.)

MARIE, regardant autour d'elle et montrant la porte à sa droite.

Ici, le boudoir de mademoiselle Fœdora.

ALEXY.

Où plutôt de madame Ivan .. ah! ah! ah! madame Ivan!

MARIE.

Moi, j'ai toujours de la peine à lui donner ce nom là.

ALEXY.

Pourquoi donc ?

MARIE.

Quand je pense qu'autrefois c'était moi qui devais le porter... enfin, Sa Majesté ne l'a pas voulu!

ALEXY.

Elle a eu raison, Sa Majesté; d'abord leurs Majestés ont toujours raison... d'ailleurs, vous vous appelez madame Alexy, de quoi vous plaignez-vous?

MARIE.

Pauvre Ivan! avec son caractère et celui de madame, il a dû la faire bien souffrir...

ALEXY.

Je crois bien! tandis que moi avec vous... avec toi, ma chère amie...

MARIE.

Je me rappelle encore quand il disait :

Aia : *Comme il m'aimait.*

Faut marcher droit (*bis.*)

C'était là toujours sa devise,
J'veux qu'ma femme me soit soumise...
Il avait raison : ça se doit.

ALEXY.

Pourtant, retournant son adage,
C'est vous qui dit's dans not' ménage :
Faut marcher droit. (*bis.*)

Mais ça m'est égal, ça m'arrange, parce que je suis incapable de marcher de travers.

MARIE.

Je ne sais pas si ma maîtresse a été heureuse avec lui ; mais moi, qui ne suis pas une grande dame, j'aurais mieux aimé...

ALEXY.

Quoi donc?

(Ici on ouvre la porte à deux battans.)

MARIE.

Silence! voici l'empereur! et avec lui, le père de ma maîtresse... allons au-devant d'elle...

ALEXY.

J'obéis, mais je veux savoir d'abord...

MARIE.

Allons, monsieur, marchez,

ALEXY.

C'est juste... je marche.

MARIE.

Et taisez-vous!

ALEXY.

Je me tais.

(Elle le fait passer devant lui; ils sortent par une porte latérale.
Entrée de l'empereur Alexandre, il est suivi du comte Ozeroff.)

SCÈNE II.

LE COMTE OZEROFF, LE CZAR (ALEXANDRE).

LE CZAR.

Monsieur le comte, tous les ordres que je vous ai chargé de transmettre...

LE COMTE.

Seront ponctuellement exécutés.

LE CZAR.

Votre fille?...

LE COMTE.

Sera de retour, je l'espère, avant la fin de la journée... mes gens sont échelonnés sur la route; aussitôt qu'on apercevra la voiture qui la ramène, on viendra nous prévenir.

LE CZAR.

C'est bien! le jour est venu pour moi de réparer les malheurs que j'ai causés. Mais dites-moi, cet homme, ce conducteur de traîneaux, que l'empereur mon père a imposé pour époux à la belle Fœdora?...

LE COMTE.

Cet homme, sire, je vous le répète, était d'une extraction trop basse, d'une intelligence trop vulgaire pour comprendre quel trésor la volonté du czar avait mis entre ses mains; bien loin d'être fier d'épouser une noble comtesse, d'être ébloui par l'éclat de sa naissance, de son esprit et de ses manières, il a dédaigné, méconnu tout cela... il a juré de n'avoir jamais d'un mari que le titre, de loger toujours sous un autre toit que le sien, et la dernière lettre de Fœdora me l'annonçait encore, il a tenu sa parole.

LE CZAR.

Cette conduite est celle d'un honnête homme... je le récompenserai.

LE COMTE.

Sire..., que votre volonté soit faite!

(On entend dans la coulisse la voix d'Ivan.)

IVAN.

C'est bon, c'est bon, ne faites pas tant de façons... vous êtes bien honnêtes...

LE COMTE.

Qu'entends-je! cette voix!...

LE CZAR.

Que signifie?...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE, puis un instant après IVAN ET FOEDORA.

MARIE.

Le voilà, le voilà ! je l'ai reconnu.

LE CZAR.

Qui donc ?

MARIE.

Monsieur Ivan.

LE COMTE.

C'est lui !

MARIE.

Avec ma bonne maîtresse.

LE CZAR et LE COMTE.

Fœdora !

MARIE.

Ah ! ça m'a fait un plaisir de les revoir !...

ALEXY.

Et moi donc !... (à part.) c'est égal, j'aimerais mieux qu'il fût resté en Sibérie.

MARIE.

Tenez, tenez, les voici tous les deux :

(Ivan et Fœdora, l'un et l'autre en habits de voyage assez riches, entrent précédés de quelques valets qui se rangent au fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, IVAN, FOEDORA, VALETS.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air de *Malvina*.

Enfin, la voilà de retour,
Près d'un père qu'elle aime ;
Enfin, le ciel, bonheur extrême !
La rend à notre amour !

LE COMTE.

M. Ivan, nous vous attendions avec la plus vive impatience.

IVAN

Monseigneur... certainement...

(Il se retourne vers Fœdora et semble lui demander quel est celui qui lui parle.)

FOEDORA, *bas.*

C'est mon père.

IVAN.

Ah! c'est à mon beau-père que j'ai l'honneur de parler... enchanté de faire votre connaissance.

LE CZAR.

Le gouverneur de Sibérie nous a fait parvenir sur vous les rapports les plus satisfaisans, les plus honorables, et croyez, M. Ivan...

IVAN.

Mon général, vous êtes bien bon... et le gouverneur aussi. (*bas à Fœdora.*) Qu'est-ce que c'est que ce jeune militaire? (*Fœdora se tait.*)

LE COMTE, *au Czar.*

Votre majesté m'avait témoigné le désir...

IVAN.

Hein! plaît-il, votre majesté!... Comment, mon général, c'est vous qui êtes sa majesté?

LE CZAR, *souriant.*

Moi-même.

IVAN:

Ah! mon Dieu, pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnu tout de suite, mais attendu que je ne vous avais jamais vu...

LE CZAR.

C'est bien, mon ami, c'est bien, je ne vous en veux pas. (*regardant Fœdora.*) A peine suis-je monté sur le trône que j'ai cru devoir mettre un terme à votre exil... c'était un acte de justice, c'était un bonheur pour moi, et tous mes soins, tous mes efforts seront consacrés désormais à vous faire oublier vos souffrances.

(*Fœdora baisse les yeux et se tait.*)

IVAN.

Mes souffrances! oh! mon Dieu, ne parlons pas d'ça, j'vous en prie... j'suis homme et j'ai du courage pour souffrir... d'ailleurs, mon empereur l'avait voulu... (*amèrement*) ça devait être juste... et si j'avais été malheureux tout seul, (*il regarde Fœdora*) je m'en serais consolé.

LE CZAR, *s'approchant de Fœdora.*

Eh bien! madame, vous ne semblez point partager le plaisir que nous fait éprouver votre retour.

FOEDORA.

Sire!... pardonnez-moi... je sens, j'apprécie... toutes les bontés de votre majesté... et les expressions me manquent pour vous témoigner ma reconnaissance,

AIA : *Rendez-moi ma patrie. (Du Pré aux Clercs.)*

Sur la terre étrangère
 Long-temps il m'a fallu
 Subir de votre père
 Le pouvoir absolu.
 Injustement bannie,
 Combien j'ai dû souffrir!...
 En quittant ma patrie, } *bis.*
 J'aurais voulu mourir. }

Dieu ! rends-moi, rien qu'une heure,
 Le ciel de mon pays,
 Disais-je, et que je meure !
 Sans regret j'y souscris.
 De la pauvre bannie
 C'était le seul désir ;
 Mais je vois ma patrie!...
 Je ne veux plus mourir ;
 J'ai revu ma patrie,
 Je ne veux plus mourir.

LE CZAR.

M. Ivan, dans un instant, le comte Ozeroff vous fera connaître les résolutions que nous avons prises.

IVAN.

Le comte Ozeroff!... ah ! mon beau-père.

LE COMTE, *à part.*

Ton beau-père ! pas pour long-temps.

LE CZAR, *à Fædora.*

Nous vous laissons, car, après un si long voyage, le repos doit vous être nécessaire.

(Il la conduit jusqu'à la porte à droite, et sort par le fond, suivi du comte Ozeroff et des valets.)

Reprise du CHOEUR.

Enfin, la voilà de retour, etc.

SCENE V.

IVAN, MARIE, ALEXY.

(Ivan suit des yeux Fædora qui vient de rentrer dans son appartement.)

MARIE, *le regardant, et se parlant à elle-même.*

Pauvre Ivan ! comme il a l'air triste !

ALEXY.

Plait-il ?

MARIE.

Ca ne vous regarde pas.

ALEXY.

C'est juste... (à part.) décidément, je suis fâché qu'il soit revenu.

(Ils sortent.)

SCENE VI.

IVAN, seul.

C'est comme un rêve ! il y a un an, on me prend sur le pavé de Pétersbourg pour me marier à une grande dame, et m'envoyer avec elle en Sibérie... et maintenant, quand je commençais à me faire à ce pays-là, on vient m'y chercher dans une belle voiture, on me force à prendre des habits de grand seigneur, qui ne me vont pas du tout... et puis, on me jette dans un palais, comme on m'avait jeté là-bas, sur la glace... et puis, va, pauvre Ivan, va donc ! toi qui a l'habitude de conduire, tire toi de là si tu peux, mon garçon !... on se moquait de moi il y a un an, je crois qu'aujourd'hui on s'en moque encore davantage... et pourquoi ?.. dans quel but ?.. et qu'ai-je fait, pauvre diable, pour être traité ainsi ?... de quelle faute suis-je coupable envers les deux empereurs ?.. pourquoi leurs caprices viennent-ils toujours me poursuivre, me tourmenter... et cette femme !... elle a eu des torts sans doute, il le faut bien, je le crois, puisque là-dessus elle a toujours refusé de me répondre... mais... quelle punition !.. pour elle, jamais de bonheur, pas d'avenir, rien ! rien ! je ne suis son mari que de nom ! et pour elle, ce nom, c'est le malheur !.. oh ! je le voyais bien ! aussi, malgré la haine que d'abord elle m'avait inspirée, malgré son orgueil et ses colères continuelles contre moi, je n'avais pas le courage, moi, de me mettre en colère contre elle... j'en ai eu pitié, et sans le vouloir je la traitais comme une supérieure, j'avais perdu tout mon ancien caractère, ma brusquerie, et surtout ma gaieté... oh ! oui, pour jamais, je l'ai perdue... ah ! maudit mariage ! maudit empereur !

AIR : d'Aristippe.

Tant que son front a porté la couronne,
Ma voix au ciel a crié contre lui,
Mais il n'est plus... ah ! que Dieu lui pardonne !
Pour lui, je crois, je prierais aujourd'hui :
Toi, plus puissant que les rois de la terre,
Maître du czar dont je fus le sujet,
N'exauce pas le vœu de ma colère,
Ne lui rends pas tout le mal qu'il m'a fait.

Ah ! voilà mon beau-père...

(Ozeroff entre par le fond.)

SCENE VII.

IVAN, LE COMTE.

LE COMTE.

M. Ivan, j'ai à vous parler de la part de Sa Majesté.

IVAN.

Sa Majesté!.. au fait... ça ne devrait pas m'étonner... tous les empereurs me font l'honneur de se mêler de mes affaires.

LE COMTE.

Je viens d'abord vous faire au nom de mon auguste maître tous les éloges, tous les remerciemens que mérite votre générosité.

IVAN.

Ma générosité!

LE COMTE.

Oui, envers la comtesse, ma fille.

IVAN.

Votre auguste maître me fait beaucoup trop d'honneur, je ne suis pas généreux... votre fille était une trop grande dame pour moi, elle ne pouvait pas me convenir... eh bien, je lui ai dit : Ce mariage-là n'a pas le sens commun, vous me détestez, mais n'ayez pas peur, vous n'avez pas dit oui, ni moi non plus, ainsi nous ne sommes pas engagés l'un envers l'autre, ainsi chacun de son côté.

LE COMTE.

Chacun de son côté! oui, vous parliez avec beaucoup d'esprit et de justesse, M. Ivan.

IVAN.

Je parlais en honnête homme.

LE COMTE.

Et vous en serez récompensé.

IVAN.

Comment! que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'en effet, vous n'êtes point engagés l'un envers l'autre, et que ce mariage disproportionné...

IVAN.

Eh bien?

LE COMTE.

Ce mariage... doit être rompu.

IVAN, avec éclat.

Rompu! comment?

LE COMTE, froidement.

Oui, le divorce...

IVAN, *éclatant de plus en plus.*
Le divorce!

LE COMTE.
C'est le seul moyen de tout concilier.

IVAN, *réprimant son premier mouvement.*
Ah! c'est le seul moyen... en effet... le seul... le divorce!
je n'y avais jamais pensé, c'est étonnant... pourtant c'est
bien simple... oui, ça s'arrange parfaitement, le divorce!

LE COMTE.
Vous serez libre, heureux.

IVAN, *avec des larmes dans la voix.*
Heureux! oui, je le crois, j'en suis sûr, je serai heureux,
très heureux.

LE COMTE.
Et vous toucherez sur la cassette de l'empereur une pen-
sion annuelle de dix mille roubles.

IVAN.
Une pension! à moi! je n'en veux pas.

LE COMTE.
Je n'ai pas bien entendu... vous dites!

IVAN.
Je dis que je n'en veux pas... non, monsieur, je ne
veux rien qui me rappelle la cour, les empereurs et votre
fille.

LE COMTE.
Comme il vous plaira.

IVAN.
Je retournerai à mon ancien état,

LE COMTE.
Impossible.

IVAN.
J'ai encor mon habit de cocher, je le reprendrai.

LE COMTE.
Jamais! sa majesté ne le souffrira pas.

IVAN.
Sa majesté!

LE COMTE.
Vous avez été l'époux de la comtesse ma fille, et vous ne
pouvez plus désormais exercer une profession...

IVAN.
Qui m'en empêchera?

LE COMTE.
Je vous l'ai dit, l'empereur.

IVAN.
L'empereur! oh! c'est trop fort... mais avec un maître,
avec un ennemi comme celui-là, il n'y a donc pas moyen

de vivre ! Eh ! bien, j'ai été soldat autrefois, je reprendrai le fusil, la giberne... on parle d'une guerre contre les Turcs... je serais bien malheureux si je ne trouvais pas moyen de me faire casser la tête... Sa Majesté viendra-t-elle encore me dire : je ne veux pas?... croyez-vous, monseigneur, croyez-vous que le czar me refuse cette dernière grâce.

LE COMTE.

J'espère qu'on daignera vous l'accorder.

IVAN.

Ah ! c'est fort heureux.

LE COMTE.

Réfléchissez au surplus sur les offres que je vous ai faites : dites un mot, et ces dix mille roubles...

IVAN.

Je refuse.

LE COMTE.

Décidément ?

IVAN.

Décidément.

LE COMTE.

Je vais rendre compte à mon auguste maître du succès de ma démarche.

IVAN, *seul.*

Le divorce ! ah ! le divorce !

(Il va s'asseoir d'un air désespéré.)

(Ozeroff s'éloigne par le fond, Marie entre en scène par la droite, Ivan est allé s'asseoir de l'autre côté d'un air désespéré, et tourne le dos à Marie.)

SCÈNE VIII.

IVAN, MARIE.

MARIE, *s'approchant d'Ivan.*

M. Ivan !

IVAN, *se levant.*

Ah ! c'est toi ! c'est vous Marie !

MARIE.

Qui, c'est moi... je sais tout, votre divorce !

IVAN.

Déjà !... Impossible... Qui a pu vous dire ?...

MARIE.

Personne... j'étais là... j'allais sortir de l'appartement de ma maîtresse, lorsque j'ai entendu la voix de M. le comte, la vôtre... j'ai pensé que ce serait indiscret d'interrompre votre conversation, et alors...

IVAN.

Alors... pour ne pas être indiscrète, vous avez écouté?

MARIE.

Sans le vouloir, mais j'ai tout entendu, que vous renoncez à elle sans aucun regret, que vous ne l'avez jamais aimée.

IVAN.

Aimée... non, vous avez raison, jamais... le divorce!...ah! cette idée ne me sort pas de la tête.

MARIE.

C'est comme moi, depuis un instant, j'y pense, et très sérieusement.

IVAN.

Ah!.. vous êtes trop bonne, Marie.

(A dater de cet instant, Ivan, tout à son idée, n'écoute pas ce que lui dit Marie, et se parle à lui-même; il cherche à se tromper, à faire violence aux pensées qui le poursuivent et à se persuader qu'en effet il est heureux de divorcer avec Fœdora.)

MARIE.

Oui, j'y pense pour vous d'abord, et puis pour moi, parce que... je suis mariée.

IVAN, *d'un air distrait.*

Ah! vous êtes mariée.

MARIE.

Avec Alexy.

IVAN, *de même.*

Alexy, c'est bien... je le connais... le divorce!

MARIE.

Un bon garçon, qui m'aime bien, qui fait tout ce que je veux...

IVAN, *sc parlant à lui-même.*

Non, décidément, je ne veux plus y penser.

MARIE.

Et qui n'oserait pas dire une parole sans m'en demander la permission... mais c'est égal... je regrette toujours...

IVAN, *de même.*

Au fait, quand on n'est pas heureux dans son ménage, quand vous avez, vous, homme du peuple, épousé une grande dame, quand elle ne peut vous souffrir, et que vous, vous ne pouvez l'aimer, c'est une très-belle invention que...

MARIE.

Que le divorce?.. certainement.

IVAN.

N'est-ce pas?

MARIE.

Oh! je suis tout-à-fait de votre avis.

IVAN.

Merci, Marie, merci... en rompant ce mariage, le czar met un terme à mes chagrins, à mes malheurs...

MARIE.

Sans doute, il vous rend votre liberté.

IVAN.

Oui, ma liberté, c'est bien, c'est très bien de sa part.

MARIE.

Ah! s'il lui était possible de me rendre la mienne!...

(Ici Alexy paraît au fond du théâtre. Il écoute.)

IVAN.

Aussi, toute ma vie il peut compter sur ma reconnaissance...

MARIE.

S'il lui était possible, puisqu'il est tout-puissant...

IVAN.

Bon empereur, va! excellent empereur! le divorce!...

MARIE.

Puisqu'il a le pouvoir de vous séparer de votre femme...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALEXY.

ALEXY.

Comment! comment! de quoi parlez-vous?

MARIE.

Ça ne vous regarde pas.

ALEXY.

Ah! c'est différent... (à part.) Il aurait bien dû rester en Sibérie.

IVAN.

Alexy?

ALEXY.

Monsieur Ivan?

IVAN.

Vous êtes donc son mari?

ALEXY.

Oui, monsieur Ivan.

IVAN.

Eh bien?

ALEXY et MARIE.

Eh bien?

IVAN.

Rendez-la bien heureuse.

MARIE, *stupéfaite.*

Ah !

ALEXY.

Oui, monsieur Ivan.

IVAN.

Allez avec elle trouver le comte Ozeroff.

ALEXY.

Oui, monsieur Ivan.

IVAN.

Il m'a offert de la part de l'empereur une pension dont je ne veux pas ; mais dites-lui que je la réclame pour vous, pour votre ménage.

ALEXY.

Oui, monsieur Ivan.

IVAN.

Et pensez quelque fois à moi.

ALEXY.

Oui, monsieur Ivan.

IVAN.

Car vous seuls au monde conserverez pour moi des souvenirs d'amitié.

ALEXY, *pleurant.*

Oui, monsieur Ivan... (*à part.*) Dans le fond il a de très-bons moments. (*haut.*) Viens-tu, Marie, trouver monsieur le comte, pour la pension?...

IVAN.

De grâce, mes amis, encore un instant... répondez-moi tous deux avec franchise, votre maîtresse, la comtesse Ozeroff... à présent sans doute, elle va devenir la femme d'un grand seigneur?

MARIE.

Je ne crois pas.

ALEXY.

Ni moi.

MARIE.

Avant d'être la vôtre, elle avait refusé tant de partis à la cour.

IVAN.

Ah !... elle avait refusé!...

MARIE.

Oui, elle avait des prétentions plus élevées... elle aimait...

IVAN.

Elle aimait !

MARIE, *avec mystère.*

Je peux vous dire ça puisque vous renoncez à elle sans regret.

IVAN.

Ah! vous me faites mourir... répondez : elle aimait?...

ALEXY.

Elle aimait...

MARIE.

Et je pense qu'elle aime encore...

IVAN, avec emportement.

Son nom?

MARIE.

Plus bas!... Sa Majesté.

IVAN.

Le czar! est-il possible?

MARIE.

Et c'est pour cela qu'elle a été exilée en Sibérie!

ALEXY.

Et c'est pour cela qu'aujourd'hui elle est de retour.

IVAN, éclatant.

Et c'est pour cela que je suis malheureux!.. oui, je me rappelle à présent! mes idées me reviennent... se pressent là, dans ma tête.

ALEXY.

Qu'est-ce qu'il a?

IVAN.

Ah! pauvre fou! tu n'as pas remarqué ces regards continuels de l'empereur! et son zèle, son empressement à rompre ton mariage, à ordonner ton divorce, tu n'as rien compris à tout cela... (*riant frénétiquement*) ah! ah! ah! ah! ris donc, imbécille, ris donc de ta sottise! comme ils se moquaient de toi ces grands seigneurs!.. et tu l'as bien mérité... ah! ah! ah! .. ah! que je souffre.

(Il pleure.)

MARIE.

Ah! mon dieu! vous pleurez?

ALEXY.

C'est vrai, au fait... il pleure...

IVAN.

Moi, au contraire... je suis très gai, je n'ai jamais été si heureux... vous voyez bien que je suis heureux...

(Frodonnant avec rage son refrain du premier acte.)

Soir et matin, oui, je répète :

En avant! (*bis.*) et sans trébucher;

C'est le refrain d'ma chansonnette,

En avant! clic-clac! (*bis.*) en avant! fôuette côcher!

(Il va tomber anéanti dans un fauteuil.)

ALEXY.

Mais qu'est-ce qu'il a donc? Il perd la tête.

MARIE.

Pauvre Ivan!

IVAN, *se relevant avec fureur.*

Et ce père qui m'offrirait de l'or pour que je renonce à sa fille, ce père qui rougit de me nommer son gendre et qui veut faire de son enfant la maîtresse d'un prince!.. ah! c'est affreux! c'est infâme!

ALEXY.

On vient, c'est elle.

MARIE.

Ma maîtresse!

IVAN, *se levant.*

Ta maîtresse! ah! tant mieux... va-t'en, va-t'en, je veux lui parler une dernière fois.

MARIE; *à part.*Allons décidément. (*Hau.*) Viens, Alexy.

ALEXY.

Maintenant, je suis enchanté qu'il soit revenu de Sibérie.

(Ils sortent par le fond, Foedora entre par la gauche; Ivan se promène de long en large d'un air furieux.)

SCENE X.

IVAN, FOEDORA.

FOEDORA.

Monsieur, qu'avez-vous donc?

IVAN.

Ce que j'ai?... ce que j'ai? Savez-vous, madame, que je suis bien malheureux?

FOEDORA.

Vous!

IVAN.

Savez-vous que c'est horrible pour moi de voir sans cesse mon existence attachée à la vôtre! Savez-vous que je suis furieux contre le sort, contre vous?

FOEDORA.

Contre moi!

IVAN.

Contre moi-même, contre tout le monde? Savez-vous enfin que je vous déteste, que je vous hais à la mort, savez-vous tout cela, madame?

FOEDORA.

Savez-vous, monsieur, que votre langage m'étonne, que

je ne puis le comprendre, que depuis long-tems vous étiez tout autre à mon égard? savez-vous qu'après votre générosité envers moi...

IVAN.

Ah! encore!

FOEDORA.

Je ne devais pas m'attendre à vous retrouver aujourd'hui tel que vous étiez il y a un an? Savez-vous qu'à vous entendre m'adresser des reproches, je suis au moient de perdre patience à mon tour, de vous répondre avec la même colère, et d'oublier combien je vous dois de reconnaissance? Savez-vous tout cela, monsieur?

IVAN.

A la bonne heure, fâchez-vous; ça m'arrange, et ce que je vais vous dire vous irritera bien davantage.

FOEDORA.

Parlez.

IVAN.

Madame, vous m'avez rappelé ce que j'étais il y a un an... c'est à cette époque aussi que je veux vous faire revenir.

FOEDORA.

Comment?

IVAN.

Il y a un an vous aimiez le prince Alexandre.. Cela est vrai, n'est-ce pas?... Ah! répondez, vous aimiez le prince Alexandre.

FOEDORA.

Oui, monsieur!

IVAN.

Vous l'aimiez!.. Eh bien, aujourd'hui, l'empereur Alexandre vous fait revenir pour que vous soyez sa maîtresse.

FOEDORA.

Sa maîtresse!

IVAN.

Oui, vous serez la maîtresse d'un empereur!.. Quelle gloire! quel bonheur pour vous! c'est si beau, c'est si noble, n'est-ce pas? toute une cour à vos pieds! des peuples dont le sort va dépendre de votre sourire, de vos caprices... et puis des fêtes pompeuses dont vous serez la reine.. et puis, et puis... plus tard, la beauté passe, le prince vous délaisse, et tout avec lui, tout vous abandonne, et la favorite se repent alors... elle pleure, oui, madame vous pleurez... vous pleurez, ce sera bien fait.

FOEDORA.

Monsieur, je ne veux pas que vous me parliez ainsi.

IVAN.

Ah! vous ne voulez pas?

FOEDORA.

Non.

IVAN.

Non?... eh bien! ça m'est égal, je suis votre mari, et comme tel, je veux commander dans mon ménage, entendez-vous? commander en despote, en czar, en autocrate... grâce au ciel, et à feu l'empereur de toutes les Russies, vous m'avez juré soumission et obéissance.

FOEDORA.

Obéissance! moi, ah! monsieur, vous, toujours si bon à mon égard.

IVAN.

Je ne suis pas bon, je ne veux pas l'être, madame Ivan Daniloff, vous m'obéirez.

FOEDORA.

Encore, encore ce mot!

IVAN.

Il est dur à entendre, mais à prononcer, superbe, magnifique!... madame Ivan Daniloff, vous m'obéirez.

FOEDORA.

Monsieur, vous tairez-vous enfin?

IVAN.

Ah! je conçois à présent le plaisir d'être majesté... c'est une bonne chose que le pouvoir absolu! Je vais trouver le czar et lui dire qu'il peut me renvoyer en Sibérie, me jeter dans un cachot, me tuer si ça lui fait plaisir, mais qu'autrement il ne nous séparera pas.

FOEDORA.

Ah! monsieur, cette démarche... je vous défends de la faire.

IVAN, riant frénétiquement.

Ah! vous me défendez! encore!... vraiment, à merveille! voyez comme nos caractères se ressemblent! nous serons très-heureux dans notre ménage, toujours en querelle... toujours!... toujours!... ah! pardon, pardon... je perds la tête, je souffre, je ne sais ni ce que je dis ni ce que je veux... mais une chose, une seule chose dont je suis certain, bien certain... c'est que je ne veux pas consentir à ce divorce...

FOEDORA.

Ce divorce!

IVAN.

C'est que je ne veux pas que vous soyez la maîtresse de l'empereur... maîtresse de l'empereur! non, non, je ne le veux pas. Adieu! adieu!

(Il sort par le fond.

SCÈNE XI.

FOEDORA, seule.

Que va-t-il faire? s'exposer au courroux de Sa Majesté, et lui redire peut-être tout ce que je viens d'entendre! quelle humiliation! me traiter ainsi... ah! jamais je ne lui pardonnerai... non, jamais... et pourtant... quelle noblesse d'âme!... et pourquoi cet homme n'est-il pas né mon égal? mais... je me souviens à présent... ne m'a-t-il point parlé... de divorce? (*lentement.*) En effet, tout me le prouve, en me rappelant à la cour, telles étaient sans doute les volontés du czar!... un divorce!... il me l'impose comme son père m'avait imposé ce mariage!... et pour dédommagement de toutes mes peines, il va m'offrir le titre de sa maîtresse...

UN HUISSIER annonçant.

L'Empereur!

FOEDORA.

Sa maîtresse! jamais! jamais!...

SCÈNE XII.

FOEDORA, LE CZAR.

LE CZAR.

Madame, vos yeux semblent craindre de rencontrer les miens! et pourtant, vous y liriez toujours comme autrefois le bonheur que j'éprouve à vous voir: car, malgré notre séparation, malgré toutes les cruelles circonstances qui nous ont une année entière... un siècle tenus éloignés l'un de l'autre, mon cœur est toujours le même.

FOEDORA.

Sire... les circonstances dont vous me parlez ont été pour moi bien différentes que pour votre majesté... je souffrais en exil, et vous, à la tête des armées de l'Empereur votre père, vous préludiez à votre gloire future: et je n'étais plus que la dernière, la plus humiliée de vos sujetes, le jour même que vous arriviez à la couronne.

LE CZAR.

La couronne! dont je ne suis fier aujourd'hui que pour vous.

FOEDORA.

Pour moi, sire!

LE CZAR.

Pour vous seule... et ne détournez pas vos regards... les

paroles de l'Empereur Alexandre n'auront rien qui puisse offenser la comtesse Ozeroff.

FOEDORA, *lentement et avec surprise.*

Rien qui puisse m'offenser.

LE CZAR.

Rappelez-vous, madame, ce que vous disiez autrefois à l'héritier du trône lorsqu'il vous parlait de son amour : vous lui citiez alors l'exemple de son aïeul, de Pierre-le-Grand, qui en dépit de tous les nobles de sa cour, donna la main à Catherine, simple villageoise... Eh bien ! ne suis-je pas son successeur, moi ; et vous, n'êtes-vous pas bien au-dessus de cette Catherine ?

FOEDORA.

Que dites-vous ?

LE CZAR.

Fœdora, les injustes persécutions dont vous fûtes victime ne vous ont point abaissée à mes yeux : la noblesse de votre naissance, celle de votre âme brillent encore du même éclat, malgré les affronts dont on a voulu les flétrir. Cet hymen, qui faisait votre malheur et le mien sera rompu avant une heure, et je serai heureux alors de vous prouver qu'Empereur ou Grand-duc, je vous aime, je vous honore toujours.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, IVAN, *paraissant au fond du théâtre.*

IVAN, *à part.*

Le czar ! ah ! je tremble de colère.

LE CZAR.

AIR : *De Colalto.*

Que le passé par vous soit oublié,
Bravez enfin la fortune jalouse,
De mon pouvoir acceptez la moitié,
Venez, montez au trône, et soyez mon épouse.
Pour le bonheur heureux de l'échanger,
Cette grandeur à genoux je la donne ;
C'est un fardeau bien lourd que la couronne ;
Pour l'adoucir daignez le partager,
Ah ! Fœdora, daignez le partager.

FOEDORA, *à part.*

A mes genoux ! ah !... que n'est-il là, lui qui me traitait tout-à-l'heure avec tant d'orgueil !... que n'est-il là, pour voir que tout le monde ne lui ressemble pas ! (*Apercevant*

Ivan qui a descendu la scène d'un air désespéré.) Ciel! le voilà... monsieur... vous icil..

(Le prince fait un mouvement de surprise et de colère.)

IVAN.

Oui, madame, oui, sire, et j'ai tout entendu... oh! que votre majesté me pardonne, qu'elle ne se donne pas même la peine de s'irriter contre moi... car maintenant, mes projets, mes menaces, ma colère, tout cela n'existe plus.

LE CZAR.

Votre colère!

IVAN.

Oui, sire... tout-à-l'heure je vous méconnaissais, et transporté d'une fureur dont je n'étais pas maître, j'allais comme un insensé demandant partout où était l'empereur, je voulais me jeter sur votre passage, et vous dire... que sais-je? ma tête est si faible!... le hasard m'a ramené dans cette galerie, et je suis revenu de mes injustes soupçons, et je suis prêt à déchirer sans murmure ce fatal contrat de mariage : car je le vois enfin, l'acte de mon divorce ne sera point le gage de son déshonneur. Sire, votre conduite est noble, généreuse, et vous êtes assez grand pour tenir à cet éloge, même dans la bouche du pauvre conducteur de traîneaux.

(A Fœdora.)

AIR : de Colalto.

Si ma colère parfois vous fit souffrir,
Pardonnez-moi, je pars : adieu, madame;
Pauvre soldat, bien loin j'irai mourir...
Oubliez à jamais que vous fûtes ma femme
Pour vous toujours je n'fus qu'un étranger,
Je n'm'en plains pas... vot' bonheur me l'ordonne.
Pour vous l'offrir j'n'ai pas une couronne,
J'n'ai que l'malheur à vous fair' partager. (bis.)

Sire, je vous en supplie, maintenant, par pitié, par grâce, faites que je n'aie plus long-temps à attendre, il me tarde que ce divorce...

FOEDORA.

Ce divorce? qui vous a dit, monsieur, que j'y consentirais?

IVAN.

Hein! plaît-il? comment?

LE CZAR.

Madame...

FOEDORA.

Sire, au nom du ciel, et par la mémoire de votre père, veuillez m'entendre. Cet homme, qui vient en votre présence de renoncer à moi, lorsqu'il m'a fait ses adieux, je

l'ai vu, il souffrait, il retenait des larmes... et tenez, tenez, maintenant encore, il pleure.

IVAN, pleurant.

Du tout, du tout, vous vous trompez, madame, je ne pleure pas.

FÉDORA.

Et voilà un an que pour moi, pour moi seule, il a souffert, et comme aujourd'hui, il contenait ses douleurs... si vous croyez me devoir une réparation, à moi, qui après tout, avais offensé votre père, ne lui en dois-je pas une, à lui qui n'était coupable envers personne ? ne lui dois-je pas toute ma reconnaissance à lui, qui n'espérant aucune récompense, ayant sacrifié son amour... que je devinais malgré lui, est parvenu par des travaux, par des fatigues de tous les jours, de tous les instans, à jeter quelques consolations sur ma misère, à me rendre supportable la ciel de la Sibérie ? ah ! si je l'abandonnais aujourd'hui, même pour une couronne, je serais la plus ingrate, la plus méprisable des femmes.

ATA: Simple soldat, etc.

Fière jadis d'obtenir votre foi,
 Out, Fédora rêvait le rang suprême ;
 Plus fière encor de l'élever à moi... *(Elle montre Ivan.)*
 Ma main rejette un diadème.
 De votre père ainsi la cruauté
 N'a point changé cette âme ambitieuse...
 Que m'a servi tant de sévérité ?
 Non, mon œil ne m'a point profité,
 Et je suis toujours orgueilleuse,
 Oui, je suis toujours orgueilleuse.

IVAN.

Ah ça, tout ce que j'entends, ce n'est pas un rêve... madame... Fédora... votre majesté... ah ! pardon, pardon, mon empereur...

ATA: Restez, restez, troupe jolte.

Je vous offens'... jour plein de charmes' !...
 Allons, tâchons de m'contenir
 J'suis trop coupabl'.. voyez mes larmes...
 Mais ce n'est pas du repentir ;
 Eh ! non, vraiment c'est du plaisir.
 C'est de l'ivress', de la folie.
 Mon emp'reur, soyez généreux,
 Pardonnez-moi, j'vous en supplie...
 C'n'est pas ma faut' si j'suis heureux.

(Il tombe à genoux.)

LE CZAR.

On vient, relevez-vous, monsieur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COMTE OZEROFF, COURTISANS.

LE COMTE.

Sire, voici l'acte de divorce.

LE CZAR, *sévèrement.*

C'est bien. Demain, messieurs, je quitte St.-Pétersbourg.

LE COMTE.

Comment !

IVAN, *à Fœdora.*

Que va-t-il faire de moi ?

LE CZAR, *à Ivan,*

Mon ami... prince Ivan Daniloff, chevalier des ordres de Saint-Wladimir et de Saint-Michel, touchez la main de l'empereur Alexandre, et redites-moi que vous me croyez digne de porter la couronne... car, vous aviez raison, je tiens à un pareil éloge, surtout dans la bouche du pauvre conducteur de traîneaux.

FOEDORA.

Ah! sire!

IVAN.

Je n'ai rien à répondre, mais ma vie est à vous.

LE CZAR, *à Ivan et à Fœdora.*

Eh bien! mes amis, ma conduite vous surprendrait-elle ?

FOEDORA.

Non, sire, je m'y attendais.

LE CZAR, *au comte.*

Et vous, monsieur le comte ?

LE COMTE.

Je ne m'y attendais pas... mais... que votre volonté soit faite !

CHOEUR FINAL.*Air : Du Pré aux Clercs.**(Chœur de joueurs, 3^e acte.)***LES COURTISANS.**

Pour eux à l'espérance
 Livrons tous notre cœur ;
 Désormais la souffrance
 A fait place au bonheur.

ALEXANDRE.

C'en est fait l'espérance
 Abandonne mon cœur.
 Oublions ma souffrance
 Pour faire leur bonheur.

RODORA et IVAN.

C'en est fait, l'espérance
 Est rentrée en mon cœur,
 Pour jamais la souffrance
 A fait place au bonheur.

20 JY 03

FIN.